

Cette œuvre est mise à disposition selon les
termes de la Licence Creative Commons
Patrimoine - Pas d'Utilisation Commerciale
Partage à l'Identique 2.0 France.

www.fantomurbo.fr

François Dubos

PROFONDEURS

Nouvelle

2013-2016

1.

- Je n'aurais jamais été heureuse sans enfant.

Chloé prononce ces mots sur le ton de l'excuse, dans un murmure. Allongés sur le grand lit de bois laqué, ils sombrent peu à peu. Les volets ne sont pas fermés, la pièce est baignée d'une clarté lunaire aux allures irréelles.

Elle le regarde les paupières mi-closes, abruti par un début de somnolence. Son visage sue la fatigue, à bout de force. La vie s'est extraite d'elle. Paul dort sur son ventre, la bouche humide de lait, ses doigts perdus dans les boucles dorées de sa mère. Quelques heures, espère Arthur, de paix et de calme avant que ne retentissent à nouveau les vagissements, les couinements plaintifs et les hurlements de cette petite chose qui a envahi leur existence. Le signal. Le chercher dans son berceau et l'amener à Chloé pour qu'elle lui donne le sein. Le changer. Quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Il le faut. L'enfant n'attend pas. Comment le pourrait-il d'ailleurs ? Il n'a qu'une obsession pour l'heure : vivre. Ce qui à ce stade, se résume à : téter, chier, dormir.

A l'autre bout de ce monde de sommeil et de baisers, quelque part au sous-sol, la chose gratte le mur. Arthur l'entend presque en permanence. Dans son antre, elle passe ses journées à l'appeler de ses pensées, tapotant le crépis du bout de ses pattes.

Je t'aime, Arthur, je te veux.

Il quitte le lit sur la pointe des pieds, laissant Chloé et Paul dormir paisiblement. Il n'est pas paisible, lui. Un feu brûle, que rien n'éteint. Son entrejambe douloureux, des cuisses au bas-

ventre.

Le trousseau de clés sales est accroché au mur. Il s'en saisit et le fait jouer entre ses doigts tandis qu'il enfile ses babouches. L'aspect massif et patiné de ces objets anciens, peu pratiques, lui plaît. L'une des clés ouvre la cave. Une autre celle du grenier, probablement. Mais seules les profondeurs l'intéressent pour le moment. Dans la pénombre de l'appartement, il referme doucement derrière lui.

2.

Il allonge Paul sur la table à langer avec précaution.

Il ne déteste pas changer les couches de son fils. Il a même fini par prendre un sacré coup de main. C'est toujours plus facile quand le nouveau-né vient de prendre son repas, perdu dans les limbes de la satiété et de la somnolence.

Du pouce, il défait les languettes autocollantes qui retiennent les selles liquides de l'enfant. Auxquelles s'ajoute un petit morceau de chair rabougrie.

- Paul a perdu son cordon ! s'exclame-t-il à l'attention de Chloé, restée dans le lit après la tétée pour masser ses sein meurtris. Elle lui répond par un grognement peu intéressé.

Paul ouvre les yeux. Deux petites perles noires et luisantes qui fixent Arthur avec intensité. Ce dernier saisit le bout de cordon ombilical et l'agite sous le nez miniature.

- Ton dernier lien de chair avec Maman.

Dans le lit, Chloé pousse un gémissement de douleur à glacer le sang. Le visage du bébé se tord en une affreuse grimace, suivie de pleurs. Pris de court, Arthur jette le morceau de chair dans la poubelle et se hâte de changer la couche. Il berce Paul, regagnant la chambre. Chloé se contorsionne dans les draps, empoignant ses seins, mâchoires serrées.

- Mets-le dans son lit ! jappe-t-elle à l'attention d'Arthur. J'en peux plus de l'entendre gueuler !

Arthur emmène Paul dans sa chambre et le dépose dans le berceau. L'enfant crie et pleure, longs râles suraigus entrecoupés d'inspirations essoufflées.

- Bons dieux, mais qu'est-ce qui t'arrive ?

En écho, dans la pièce voisine, Chloé jure d'un ton assassin. Une porte claque.

3.

Comment faire les choses bien ?

Arthur n'a jamais aimé donner de conseils, s'estimant trop inexpérimenté pour savoir mieux que les autres quoi faire de leur vie. Mais si on lui posait la question, il n'hésiterait pas :

si vous attendez un enfant, dormez. Dormez beaucoup.

Et ne prévoyez pas de déménager le jour de l'accouchement.

Pendant trois ans, Chloé et lui ont partagé un petit appartement coquet, dans un immeuble un peu vieillot proche du centre-ville. Un temps de légèreté. Leur premier logement commun, après des années de vie étudiante insouciance.

Il a rencontré Chloé dès son entrée à l'université, et ça a presque été un coup de foudre. Presque, mais pas tout à fait. Une sorte de lente séduction, un petit tourbillon.

Elle n'est pas, sans doute, la fille dont il rêve. Elle est belle, rayonnante même. Elle a rapidement donné à sa vie quelque chose de difficile à qualifier. Une forme de sens. Une petite chose anodine dont il est devenu très vite complètement dépendant. Au point de ne plus songer à un avenir sans elle.

C'est ça, probablement, le véritable amour : ne plus pouvoir imaginer autre chose. Quand elle n'est pas auprès de lui, elle lui manque. Il a besoin de la sentir, de la toucher. Lorsqu'elle entre dans une pièce, même pleine de monde, et que leurs regards se croisent, ils se sourient. Arthur sait. C'est en lui.

Dans son sillage, son parfum se mêle parfois à l'odeur du gazon humide, du goudron froid. Il se souvient du chatouillement de ses cheveux sur son épiderme, du frisson de sa peau, de son ventre glissant contre le sien. De son rire, toujours un peu trop grave. Un peu surfait, aussi. Jamais totalement honnête. De la beauté de ces choses, scintillantes, qui tournent autour d'elle, comme autant de petits astres sans nom.

Avant.

Dans leur appartement, ils ont passé des jours à s'aimer, sans réfléchir. Malgré les inévitables disputes et bouderies auxquels tout couple est confronté, rien n'a semblé pouvoir s'interposer entre eux.

Trois ans se sont écoulés ainsi. Au cours de la deuxième année, Chloé s'est mise à parler de mariage. Arthur n'a pas vraiment mesuré l'importance du symbole. Après avoir vaguement discuté, il a simplement songé : pourquoi pas ? Si elle est la femme de sa vie, il est logique de l'épouser. La perspective de porter une alliance, de dire « ma femme ». Pas sans flatter un peu son ego. Un être sur terre l'aime suffisamment pour désirer s'unir à lui devant le monde entier. C'est plutôt *cool*.

Un après-midi qu'ils se promènent tous les deux, comme ils en ont l'habitude, en bordure du lac municipal, il fait les choses en grand. Attirant Chloé à lui, il l'embrasse. Il pose un genou à terre sans lâcher sa main, et lui fait sa demande. Un acte intense pour l'adolescent qu'il est encore, sur le coup. Un peu faussé par le fait que ce projet émane d'elle et non de lui, et qu'ils le savent bien tous les deux. Malgré tout la jeune fille ne cherche pas à ternir l'instant. Elle joue le jeu sans sourciller, balbutiant un *oui* ému. C'est maladroit, c'est niais, c'est beau.

Le mariage est modeste. Les parents de Chloé, ceux d'Arthur et sa sœur, ainsi que leur brochette d'amis communs, à la mairie. Un passage rapide devant l' élu local. Un homme jovial manifestement porté sur l'alcool qui se fend d'un petit poème très personnel. Sur l'amour et la loyauté. Un repas au restaurant, ensuite, et une petite sauterie dans leur appartement pour boucler la journée. Rien de transcendant, aucun luxe, mais beaucoup de

rires et de tendresse.

Il y a du divin dans le fait d'être avec elle. Une esquisse divine, quelque chose que l'on sent mais qu'on ne peut pas voir. Quelque chose de doux et de fort, qui entraîne bien plus loin que l'endroit qui sert habituellement d'horizon. C'est ce machin, suppose-t-il, qui pousse les gens à écrire des poèmes, à se faire des noms sur la peau, à emprunter de l'argent pour acheter une maison et un lit douillet. A sécuriser ce joli petit tas de bonheur, toujours intact.

Au commencement.

4.

L'idée d'avoir un enfant commence à sérieusement travailler Chloé quelques mois plus tard.

Elle termine ses études et a trouvé un emploi stable dans une société de vente par correspondance. Elle y fait ce qu'elle aime, du graphisme.

Arthur poursuit son cursus sans vraiment savoir où il va. Il enchaîne plusieurs premières années, sans grand succès, avant de se fixer sur une formation professionnelle qui, d'ici quelques temps, lui ouvrira les portes du marché de l'emploi. Les espoirs qu'il caresse.

Il se sent paniqué face au désir de Chloé. Partagé entre cette envie de projeter toujours plus de choses avec elle, de construire, d'avancer. Une autre petite voix, cependant, ne cesse de se faire entendre dans les profondeurs de son esprit, une petite voix malicieuse, vaguement malfaisante. Qui lui susurre des choses à l'oreille lorsqu'il peine à trouver le sommeil.

Ne fais pas ça ! Il te manque des éléments, Arthur. Tu veux voir... autre chose.

Une petite voix à huit pattes.

Autre chose. Il se sent bien, c'est ça le truc. La vie avec Chloé, c'est bon comme une grosse part de gâteau. Un peu écœurante parfois, mais on y revient toujours. Évidemment qu'il pourrait être heureux ainsi jusqu'à sa mort. A quoi bon tergiverser ?

Les choses se font lentement, de fil en aiguille, sans vraiment donner lieu à un accord. Ni même à une discussion, pour être honnête. Un matin, Chloé lui annonce qu'elle arrête de prendre la pilule. Elle laisse la plaquette entamée en évidence dans la poubelle de la salle de bain. Pour le cas où il prendrait ça à la blague, sans doute.

Arthur ne prend plus la peine de réfléchir. Faire l'amour est un passe-temps agréable pour eux. Dans les semaines qui suivent, Chloé semble décidée à jouer la bête à deux dos le plus souvent possible. Arthur n'est pas dupe. Cette libido subite, répétition forcée, parfois mécanique, le déstabilise un peu. Après tout, ce n'est pas si mal.

Très vite, la biologie révèle sa face faillible. Une autre musique que ce que les cours d'éducation sexuelle font miroiter. Malgré leur frénésie, les mois passent sans que Chloé ne voie ses cycles s'interrompre. Un non-événement qui, peu à peu, commence à influencer sur son moral.

De rayonnante, elle devient aigrie, déprimée. Passe ses dimanches à végéter dans son lit,

entourée de ses croquis et de ses peintures. Ou broyant du noir devant la télévision.

Arthur, de son côté, roule sa bosse. Il suit les cours, tente de décrocher ses examens sans coup férir. Il sait qu'il ne sera jamais un étudiant brillant, une de ces têtes d'ampoule qui gravissent les échelons d'une foulée, se retrouvent aux belles places. Il n'a pas la fibre du bosseur. Il préfère rêvasser, dessiner ou lire. Toujours.

Un matin, Chloé crie dans la salle de bain. Un cri étrange, vaguement animal, mêlant surprise et effroi. Se sortant péniblement du lit, il frappe à la porte.

- Tout va bien ?

Chloé sort, bouche bée. Elle lui tend un objet qui ressemble à stylo. Une petite fenêtre en plastique dans le corps de l'objet. Une croix. Là où les fois précédentes il n'y avait qu'un trait.

- Ça y est. Je suis enceinte, Arthur.

5.

Sur le coup, il ne sait pas comment réagir.

Il reste à fixer le test de grossesse, vaguement hébété. Chloé lui saute au cou, sans un mot. Elle l'enserme. Au plafond, une ampoule crépite. Pas tout à fait allumée, mais refusant de s'éteindre.

Le week-end suivant, sans vraiment savoir pourquoi, Arthur achète une bouteille de vin, du pain et de la charcuterie. Ils prennent la route en silence et roulent vers le nord. Vers la côte. Un pique-nique dans le sable, ridiculement romantique. Une chambre dans un motel, et l'amour dans des draps blancs épais. Baiser comme des dingues, sans s'arrêter. Sans se demander si ce coup-ci, ça va marcher ou pas. Baiser, aussi, baiser à se faire mal. L'odeur entêtante de lavande dans la piaule, l'aube à la fenêtre.

Le vieux break peine sur le chemin du retour. Espérant que la mécanique tiendra le coup jusqu'à bon port, Arthur suit les indications de Chloé. Des petites routes de campagne, pour éviter les péages. Seule et unique fois où ils ne disputent pas dans ce genre de situation à haut risque.

La nuit est tombée depuis deux heures. Chloé sourit, Chloé rit, Chloé chantonne. Arthur se laisse entraîner. Au loin le doute et les inquiétudes. Enterrées, les bouderies du dimanche et la plaquette de pilules dans la poubelle.

- La prochaine sur la droite, mon amour.

Arthur n'a jamais aimé les petits noms affectueux. Dégoulinants de niaiserie, pour ce qu'il en sait. Mais dans la bouche de Chloé, tout prend une autre dimension. Un petit quelque chose de vrai. Il acquiesce et sourit.

Ils atteignent une vaste plaine couverte de champs, à perte de vue. La lune est pleine, le ciel clair. Les étoiles l'illuminent. Le moteur ronronne, les plongeant dans une douce torpeur. La radio diffuse un slow langoureux. Arthur ne tient plus le volant que d'une seule main lorsque les lumières se matérialisent autour du véhicule.

Parfois les choses se passent bien.

- T'as vu ? fait Chloé, émerveillée.

Il les voit. Des milliers de lueurs minuscules inondent la route. Elles dansent dans le faisceau des phares, virevoltent à quelques centimètres du pare-brise. Brume surnaturelle, incandescente.

- Par tous les dieux...

Jamais il n'en a vues autant au même endroit. Chloé éclate de rire, ravie. Elle pose une main sur sa vitre, l'autre sur le bras de son ami. Celui-ci frissonne. Elle le sent.

- Je t'aime, Arthur.

- Je t'aime aussi.

Ses yeux pétillent.

- C'est tellement beau. C'est un présage.

Il lui sourit, passe à deux doigts d'avoir l'air goguenard et se ravise. Hors de question de gâcher l'instant.

- Un bon présage. On va être heureux, tous les trois, tu sais.

A peine a-t-elle prononcé les mots qu'une masse vient s'écraser contre le pare-brise. Chloé pousse un cri de surprise. Arthur sursaute lui aussi.

Un insecte, gros comme le poing. Le choc l'a sonné et partiellement mutilé, mais il bouge encore. Ses grosses pattes blanches tressautent contre le plexiglas,. Ses ailes diaphanes s'agitent, brisées.

- Quelle horreur !

Elle retrouve son visage des mauvais jours. Elle s'adosse au siège, comme s'il lui était possible de fuir la menace de la chose écrasée à quelques centimètres d'elle. L'insecte reste collé. Son abdomen blanchâtre a éclaté, laissant s'échapper une lympe épaisse, qui s'étale. Il y a *quelque chose* dedans.

Il ralentit, enclenche les essuie-glaces. La bestiole est balayée, rebondit puis s'évapore dans l'obscurité. Une minuscule flaque reste sur le pare-brise. Arthur comprend. Chloé aussi.

Des *bébés*.

- Beurk !

Elle cède à la panique, lui hurle de s'arrêter. Arthur s'exécute et gare prudemment le break sur l'accotement. Chloé défait sa ceinture en hâte et s'éloigne sur la route. Arthur se dirige vers la tâche. Celle-ci grouille, se disperse. Il regarde de plus près.

La lympe est constellée de centaines d'insectes miniatures, englués et hagards. Leurs pattes remuent en tout sens, éparpillant le liquide.

- Enlève ces trucs !

Chloé s'est arrêtée à une bonne dizaine de mètres. Les lucioles ont disparu. Il trouve un vieux mouchoir dans sa poche, et s'en sert pour essuyer la souillure. Il balance le tout dans le fossé, frissonnant de dégoût.

- C'est bon ? Tu les as enlevés ?

Ils reprennent place dans la voiture. L'envie de chanter est passée. Arthur cherche quelque chose à dire, mais rien ne vient. Chloé s'est refermée. Ils bouclent leurs ceintures, sans un mot. A la radio, le slow langoureux a laissé place à une balade *folk*, passablement mélancolique.

6.

Leur appartement est trop petit pour accueillir un enfant.

Ils en conviennent. Sans hâte, ils se mettent en quête d'un nouveau logement. Quelque chose d'un peu plus grand, en banlieue.

La première visite est la bonne : un vieux trois pièces, au deuxième étage d'un immeuble décrépit, dans l'une des banlieues les plus proches de la campagne. Les pieds dans les champs. Les parquets sont usés jusqu'à la corde. Des pans entiers de tapisserie se décollent des murs. Il règne dans certaines pièces une odeur étrange, succession d'une quantité conséquente de locataires au cours des années.

Malgré tout, ils sont enthousiastes, imaginent le décor. Sans douter une seule seconde de ses compétences, Arthur met sur pied un plan de rénovation complet : ponçage et vernissage des parquets, tapissage des murs, peinture des portes, nettoyage des huisseries et de la plomberie, réfection du circuit électrique. Rien ne lui semble infaisable.

Les derniers mois s'écoulent dans une torpeur douceuse. Il partage son temps entre leur ancien appartement où ils vivent toujours, l'université et le nouveau logement.

Côté rénovation, les choses n'avancent pas. Payer deux loyers ne leur est possible que pendant un mois, mais il a tenu à faire ce sacrifice. Seul moyen pour lui de mener à bien son projet, dans l'intérêt de sa femme. Et de son fils.

Il accélère, néglige un peu la préparation de ses examens, courant dans tous les sens, passant des soirées entières dans leur futur nid, à travailler. Chloé vient l'aider, au début. Son ventre grossit à vue d'œil. Rapidement elle constate qu'elle n'est plus capable d'effectuer la plupart des tâches nécessaires.

Il poursuit seul.

C'est au long de l'une de ces longues soirées en solitaire qu'Arthur remarque sa présence pour la première fois. Une chose, une belle chose lisse et appétissante.

Qui l'observe.

7.

Le silence de l'immeuble ne l'inquiète pas tout de suite.

L'impression est diffuse, au début. Et puis il la sent. La texture glissante et humide de sa carnation ondule avec insistance sous les nerfs tactiles de son esprit. Elle est monstrueuse, il en a pleinement conscience. Une monstruosité qui le rend dingue. L'excitation monte en lui par intermittence, culminant en piques furieuses, libidineuses, dont les manifestations physiologiques l'obligent à suspendre son travail en cours.

Ses cheveux caressant ses épaules lorsqu'elle se déplace, s'aidant de ses mains graciles pour avancer rapidement à la surface du béton armé. Quelque part, en bas, dans l'obscurité où elle vit. Ses membres difformes et blessés s'agitent lascivement autour de sa taille étroite. Là où il aimerait passer ses mains. Et le tendre écart humide de ses fesses, là même où il...

Un dimanche midi, alors qu'il vient de passer quatre heures à gratter des résidus sur le plâtre des murs, il s'accorde une pause salvatrice. Histoire de manger un morceau, vider une ou deux bières.

L'idée lui vient d'aller saluer ses voisins.

L'immeuble ne comprend que trois appartements, un par étage. Le rez-de chaussée est occupé par une agence immobilière à la vitrine moribonde, fermée la plupart du temps. Après avoir hésité un instant sur le palier, il décide de commencer par le premier.

Aucun nom ne figure sur la sonnette. Il appuie quand même. Après deux bonnes minutes de silence, il ne peut que supposer le logement vide. Le même scénario se reproduit au troisième étage.

Vaguement dépité, il s'apprête à redescendre, lorsqu'il aperçoit l'escalier en colimaçon. Au bout du palier, il mène à une porte en bois recouverte de peinture écaillée. La lumière du jour inonde les parties communes, mais il ne se sent pas à l'aise.

Va-t-en.

Allons, tu vas pas te mettre à avoir les jetons. Tu es un mari, et un futur père, songe-t-il avant de gravir les premières marches. Sèches et hors d'âge, elles craquent sous ses pieds. Certaines font tant de bruit qu'il fait halte. Arrivé en haut, il pose une main pleine de circonspection sur la poignée rouillée.

La porte s'ouvre vers l'intérieur. Arthur reste sur le seuil, indécis. Il tente de percer l'obscurité du grenier. Une odeur forte et musquée se répand dans ses narines.

Tu n'as pas le droit de voir ça.

Il ne se sent pas bien. Pas du tout. Il n'est pas à sa place. Il n'a pas à se trouver ici. Sans un mot, mais avec une nervosité extrême, il referme la porte.

8.

L'emménagement est prévu depuis plusieurs semaines. Ils n'ont pas les fonds pour embaucher des déménageurs, aussi Arthur doit convaincre ses amis de venir lui prêter main forte. Une tâche pas si difficile en elle-même. Si Chloé n'avait pas perdu les eaux le soir précédent.

Parfois les choses ne se passent pas bien.

Au milieu de la nuit, Arthur l'emmène à l'hôpital.

Tout s'enchaîne à grande vitesse. Leur accueil par une infirmière détachée, froide. L'attente sur un banc dans un couloir pour Arthur, plongé dans un état de profond abrutissement. La douleur pour Chloé, parquée dans une chambre avant la péridurale.

- Quelque chose ne va pas, Monsieur. Le docteur a décidé de procéder par césarienne.

La femme qui lui parle n'a pas l'air complètement réelle, dans sa jolie tenue blanche. Arthur la fixe, s'efforçant de comprendre ce qu'on attend de lui.

- Vous pouvez assister à l'accouchement, mais il va falloir revêtir une tenue spéciale. Et vous devrez vous placer derrière un paravent.

Il acquiesce bêtement. Les paroles lui traversent la tête comme des torpilles invisibles.

Un paravent ?

- Sous aucun prétexte vous ne devrez regarder ce qu'il y a de l'autre côté, entendu ? C'est très important. Vous me suivrez et vous ferez très exactement ce que je vous dis.

Il se contente d'opiner du chef, avant de la suivre dans une petite salle carrelée, éclatante de blancheur. On lui fournit une blouse et deux protège-chaussures de plastique bleu.

Il suit la femme en blanc dans la salle d'accouchement. Une bâche verte est tendue verticalement au milieu de la pièce, à hauteur de son cou. Le fameux paravent. Il isole la tête de Chloé du reste de son corps, recouvert d'un drap. Elle est allongée sur une sorte de siège de dentiste, muni d'étriers suspendus.

Quatre personnes s'affairent autour d'elle. On fait asseoir Arthur du côté de la tête, en compagnie d'une autre femme. Celle-ci lui attrape la main dès qu'il est assis et ne le lâche plus. Une précaution de sécurité élémentaire, qui lui apparaît sur le coup comme une émouvante marque d'attention. Chloé le regarde, alternant entre sourire, grimaces de douleur et fatigue extrême.

Il lui embrasse le front, plusieurs fois. Impossible de partager davantage l'expérience qu'elle traverse. Lui ne peut qu'être là, incapable de voir au-delà.

- On va commencer, lance celui qui doit être le médecin. Son enthousiasme et sa décontraction sont en totale déconnexion avec le climat de stress ambiant.

La suite se déroule comme une transe, toute de moiteur et de halètements. Arthur ne voit

rien, mais il entend. Le bruit des instruments sur la plaquette métallique. Les chairs découpées avec précision et délicatesse. La respiration des toubibs derrière leurs masques.

La main de l'infirmière reste fermement agrippée à la sienne tout du long, malgré la sueur qui ruisselle dans leurs paumes nouées. Arthur souhaiterait qu'elle le lâche, la rassurer sur le fait qu'il ne va pas chercher à s'enfuir. Ni à aller jeter un coup d'œil à l'éventration de sa femme. Ni se mettre à hurler en saccageant tout autour de lui. Mais elle ne comprendrait pas. Elle ne lui fait pas confiance. C'est sa consigne.

Il ne détache pas ses yeux de ceux de Chloé. La péridurale fait son effet, et elle ne sent manifestement plus rien. Tous deux rient et pleurent en même temps, concerts de hoquets et de reniflements.

C'est maladroit, c'est niais, c'est beau.

Il y a un bruit étrange, une sorte d'éclaboussement spongieux. Les premiers cris retentissent. C'est curieux, il a toujours cru que les nouveaux nés ne crient que lorsque les médecins leur tapent sur les fesses. Paul crie tout de suite, lui.

On amène le petit de l'autre côté du paravent pour qu'ils le voient. Le visage de Chloé, en larmes, énorme à côté de celui de l'enfant bleu et fripé.

L'infirmière tritureuse de main lui demande de la suivre à l'extérieur, marchant devant lui à reculons comme s'il était aveugle.

- Regardez-moi surtout, continuez à me regarder. Tout va bien. Ne tournez pas là tête, d'accord ?

Arthur n'a aucune intention de tourner la tête. Pourquoi s'infligerait-il une telle vision ? Il a une confiance générale envers les médecins, aucune vieille rancune familiale passée. Eux savent comment faire. Pourquoi leur désobéir ?

On l'accompagne dans une autre petite pièce. Il y retrouve Paul, placé dans un gros cube de plastique.

- Vous pouvez le regarder. Une sage-femme va faire sa toilette. Ensuite vous pourrez le prendre.

Arthur observe la créature allongée derrière la paroi translucide. Elle aussi le regarde, de ses deux grands yeux noirs, vifs, agitant ses petits poings au-dessus de son visage. Comme s'il voulait dire quelque chose.

Ne vas pas en bas, Papa. Ne vas pas à la cave.

9.

- Vous pouvez rentrer chez vous, d'accord ? Allez vous reposer, on va s'occuper du bébé et de la maman.

Arthur a passé un temps incertain avec Paul et Chloé. La jeune fille est allongée dans un lit d'hôpital, au milieu d'une grande salle elle-même remplie de lits roulants. D'interminables

néons nimbent l'endroit d'une lueur blafarde, tombante. Certains clignent de façon désagréable, mais il a la tête ailleurs. De grands rideaux verts ou bleus, suspendus à divers endroits, confèrent au lieu un aspect vaguement religieux.

Transi de fatigue et d'émotion froide, il se tient au chevet de Chloé, le nouveau-né dans les bras.

Paul le contemple, silencieux. Ils restent ainsi un long moment, tous les trois. Puis des infirmières emmènent femme et enfant, le congédiant sans autre forme de procès.

Trois heures du matin.

Arthur rentre dans le nouvel appartement, encore presque vide. Après avoir déroulé un tapis de camping, il s'écroule. Quatre heures de sommeil sans rêve, un réveil en sueurs. Il se prépare un café dans la cuisine désolée, et le vide en regardant par la fenêtre. La camionnette de location attend sagement garée devant l'immeuble, remplie à ras-bord.

Ses amis débarquent à l'aube, l'aident à décharger la camionnette. On rigole un peu, on transpire en soufflant. En deux heures à peine, tout est bouclé. Après les félicitations d'usage, teintées d'une forme de terreur muette, incrédule, ils quittent les lieux.

- C'est... C'est quand même un peu vieux, non ?

- C'est de l'ancien. Il reste quelques travaux à faire. Ça ira.

- OK. Appelle si t'as besoin.

Un dernier geste poli qui ne brille pas par sa sincérité. Pas uniquement en raison de sa nouvelle qualité de père. Il règne ici une aura dérangeante.

Dans les murs.

Quelque chose d'anormal. Lui-même, à la réflexion, préférerait s'en aller. Mais c'est chez lui, désormais.

Il se laisse choir dans un fauteuil poussiéreux et soupire. Il va devoir faire pas mal de ménage avant que Chloé et Paul n'arrivent. L'idée qu'un bébé puisse vivre dans un endroit aussi vieux et sale le dérange. Il faut faire quelque chose.

Régler le problème.

Si seulement il pouvait se concentrer un peu. La chose n'a de cesse de le harceler. Il doit en avoir le cœur net. Descendre à la cave, ouvrir la porte. Et voir. Mais avant, il doit se défouler.

Courir.

Il court le matin. Tous les matins. Il court quand il fait chaud, en août et en juillet. Quand sa femme et son fils sont à l'hôpital. Il court aussi à l'automne, dans les feuilles mortes. En hiver, sous les averses et le crachin, la neige et la grêle. Il a souvent envie de courir plus vite, encore plus vite, encore plus longtemps. Faire exploser sa cage thoracique, sentir sa chair se déchirer autour de ses muscles douloureux, inonder l'air autour de lui de gerbes de sang glacial, bouillant, amer.

Il se contente de courir, retenant ses envies de hurler ou de s'envoler au fond de lui, dans une solitude feutrée.

Il regagne l'appartement en sueurs. Un passage éclair sous la douche, sa peau est rouge et tressaute sous les coups de sang. Il se lave comme il peut, évitant d'attarder le savon d'Alep entre ses cuisses.

La chose du sous-sol, elle, l'attend.

Elle revient à la charge, dès que son esprit s'éloigne. Tapie dans les noirceurs de la cave. Ses huit membres se frottent les uns contre les autres, échauffant l'épiderme, insufflant du désir jusqu'au dernières veines de sa peau. Chair de poule et souffle court, c'est ce qu'elle cherche.

Ce qu'elle *veut*.

10.

Arthur découvre l'escalier menant au sous-sol le deuxième jour.

Il va être onze heures du matin, et il cherche le local à poubelles. La porte est dissimulée dans un recoin sombre du hall d'entrée. Une porte en fer, recouverte d'une épaisse peinture sombre.

Son sac d'ordure à la main, il l'ouvre. Une volée de marches en pierre plonge dans le noir le plus complet. Sur sa droite, il trouve un interrupteur, qu'il actionne. L'escalier s'éclaire faiblement. Bas de plafond, il mène à un couloir, bordé de trois portes aveugles. Chacune est marquée du numéro d'appartement correspondant.

Il repère la sienne. Peu de chances de trouver une poubelle. Il s'approche.

Grande nouvelle, chérie, on a une cave à vin.

Il tourne la poignée et ouvre lentement la porte. Ce faisant, il lui semble entendre un léger bruit de l'autre côté. Un glissement, peut-être. Quelque chose qui se serait précipité en l'entendant arriver.

Il fait noir, très noir. Introduisant sa main à l'intérieur du réduit, il tâtonne sur le mur à la recherche d'un autre interrupteur. Un second bruit résonne. Ce n'est plus un glissement. Une sorte de parole, un chuchotement à peine esquissé depuis le fin fond de l'obscurité.

Pas de lumière à l'intérieur. Il retire sa main. Il n'a pas réellement peur. Davantage une légère excitation. Un titillement au bas ventre, bien réel, qui le ferait presque...

D'un geste, il ouvre plus grand la porte. Quelques caisses, de vieux cartons, des bouts de ficelle. Et une forme étonnante, entre deux blocs rectangulaires. Une forme bombée, ronde comme une croupe, à la surface soyeuse, couleur chair.

Arthur s'entend avaler sa salive, la gorge serrée. La forme bouge, très légèrement. C'est certain. Elle respire.

S'approcher.

Il meurt d'envie de poser ses mains sur cette chose ronde et douce. Cette chose

appétissante.

Un pas en avant. La chose disparaît derrière les caisses. Que faire maintenant ? Lui courir après ? Non. Chloé et Paul l'attendent à l'hôpital. Il doit les aider, être auprès d'eux. Il referme la porte et quitte le sous-sol d'un pas décidé.

11.

Comment ne pas faire les choses mal ?

Arthur ne s'attend pas à trouver Chloé fraîche et dispose, maquillée et pomponnée, patientant dans le hall de l'hôpital, son sac de maternité dans une main et Paul d'autre l'autre.

Non, ce serait un poil irréaliste. Il a assisté à l'accouchement, au traumatisme physique que ça constitue, à l'évidence. Il sait qu'au-delà des mots, une différence fondamentale les séparera à jamais : elle l'a *vécu*. Lui n'a été qu'un témoin, et aussi impliqué qu'il ait pu être, les choses se sont déroulées sous ses yeux.

Pas dans sa chair.

Ainsi va le monde, songe-t-il en se garant sur le parking réservé aux familles des parturientes.

Il ne s'imagine pas à quel point la jeune femme lui apparaîtrait faible, éprouvée, épuisée. Ravagée, peut-être.

- Bonjour Chérie.

Une lueur brille dans ses yeux. Arthur hésite, puis vient jusqu'à elle. Il dépose un baiser sur son front.

Qu'est-ce qu'il sent en elle ? Du reproche ? De la haine ?

Trois jours déjà que Paul est venu au monde. Un médecin passe chaque jour dans la chambre consulter le compte-rendu écrit des infirmières, et examiner l'état de la cicatrice. A chaque fois, Chloé supplie qu'on la laisse rentrer chez elle.

- Encore une journée. Ce serait trop dangereux. Les aides-soignantes vont prendre le bébé dans la nurserie. D'ici là, reposez-vous.

Arthur est mis à contribution pour changer deux ou trois fois la couche. Il s'y prend comme un manche, et les déjections de Paul lui coulent sur les cuisses. Il peut le serrer dans ses bras, dormir dans l'un des fauteuils inclinables, le bébé avachi sur son ventre. Ses jambes repliées comme celles d'un animal. Incroyable ce qu'on est souple à cet âge-là.

Souple et léger. Comme un petit insecte.

Arthur quitte la maternité à vingt-deux heures, quand les infirmières de nuit récupèrent Paul. Chloé lui lance un regard de chien battu. Deux cernes noirs lui soulignent les yeux comme des cocards.

Il lui embrasse le front. Elle ne réagit pas. Il quitte la chambre. Jamais il ne s'est senti aussi

inutile, aussi incertain de qu'on attend de lui.

Il sait ce qu'il ne doit pas faire en revanche. Ne pas descendre les marches menant au sous-sol. Ne pas descendre.

Ne pas aller la voir, *elle*.

12.

Le lendemain, le médecin donne son accord pour la sortie.

Chloé accueille la nouvelle avec un enthousiasme relatif, se levant péniblement pour aller aux toilettes. Paul dort comme un bienheureux dans son berceau roulant.

Arthur, indécis, commence à rassembler les affaires de sa femme.

- Qu'est-ce que tu fabriques ?

Un coassement. Arthur se tourne vers elle. Debout devant la porte des toilettes, l'œil hagard, elle ressemble à un zombie échappé d'un vieux film.

- Je commence à ranger tes affaires.

Elle s'approche de lui à petits pas, les jambes arquées. Sans un mot, elle lui prend la pile de T-shirts des mains et la repose dans le placard.

- A moi. Vas en bas manger un truc.

- Chloé, laisse-moi au moins t'aider, c'est débile... T'as vu ton état ?

Elle ne répond rien mais se lance dans le remplissage de sa valise.

Dépression post-partum. Accoudé à ce que l'hôpital qualifie pompeusement de bar (en réalité un comptoir en contreplaqué branlant, de moins d'un mètre cinquante de large, tapissé d'une moquette hors d'âge et couvert d'un nombre incalculable de tâches), Arthur remonte le terme du plus profond de sa mémoire. Ça explique tout : la déprime, son refus qu'il prenne soin d'elle. Pourquoi tout paraît tellement noir malgré la naissance et le bonheur sans mesure que l'arrivée d'un enfant est supposée apporter.

Si tout va bien, se dit-il, avalant une gorgée d'*Anizkvo*, tout ça sera fini dans deux ou trois jours. Une ou deux semaines si vraiment les choses se passent mal. Touche du bois et...

Ses doigts heurtent la surface rugueuse et collante de la moquette. Quelque chose lui chatouille l'index. Il réprime un réflexe soudain. Une petite araignée déguerпит à toutes jambes, disparaissant derrière le rebord du comptoir.

13.

Bienvenue à la maison, mes agneaux.

Le retour se passe sans encombre. Une angoisse persistante accompagne néanmoins l'abandon du cadre rassurant de l'hôpital. Un être vivant de quelques jours dans les bras. Est-ce qu'on les a vraiment laissés sortir ? Quelqu'un va les rattraper, les diriger vers un autre service. On leur expliquera la marche à suivre, le mode d'emploi. Le nécessaire pour les mois à venir.

- Si j'ai un coup de mou, vous me trouverez une nounou, n'est-ce pas ? Quelqu'un qui sera là, au pied levé...

Mais non, personne ne vient les chercher. Il doit même se résoudre à installer Paul dans sa nacelle. Démarrer la voiture, sans aucune protection supplémentaire. Et si un poids lourd les percute ? Un simple accrochage à un feu rouge serait catastrophique pour un bébé. Alors un poids lourd... Tout ça ne peut pas être tout à fait réel.

Il se tourne vers Chloé, assise à côté de lui. Elle fixe l'horizon d'un œil morne, sourire à l'envers. Mon dieu, comme elle est laide ainsi. Arthur chasse cette pensée coupable.

- Je vais faire très attention sur la route.

Il démarre. La voiture n'est pas spécifiquement bruyante. Cependant, à peine la clé de contact actionnée, Paul se réveille. Et hurle.

Pris de cours, Arthur se contorsionne et caresse le ventre du nourrisson. En vain.

- Je vais rouler, OK ? Ça va l'endormir.

- Il a faim, Arthur. Il faut que je lui donne le sein.

La faim, bien sûr. Les besoins d'un bébé sont simples.

Il coupe le contact, sort du véhicule et ouvre la portière arrière. En moins de dix secondes, il a retiré le harnais de Paul et dépose l'enfant sur les genoux de Chloé. Celle-ci dénude son sein, le laissant pendre par-dessus le large col de sa tunique, au-delà de toute pudeur.

Paul garde les yeux clos. Lorsqu'il cherche le sein, sa bouche s'ouvre en grand. Aucune réflexion ni retenue. Il mange simplement parce qu'il a besoin de vivre. Ici et maintenant. Aspire de longues goulées, et ne s'interrompt que pour lâcher de profonds soupirs de satisfaction. Arthur observe Chloé. Un faible sourire s'est glissé sur ses lèvres bleuies par la fatigue. Un signe encourageant. Le premier depuis qu'il l'a quittée, la nuit après l'accouchement. Elle a besoin de repos. De beaucoup de repos.

Si la belle dort, ça laisse beaucoup de temps au prince. Beaucoup de temps pour venir se perdre là, en bas.

En réinstallant Paul repu dans sa nacelle, Arthur se souvient du nouvel appartement. De la masse des travaux à terminer. A peine habitable. C'est ce que ces amis pensaient, le matin même.

Comment un si jeune bébé va-t-il pouvoir survivre là-dedans ?

Ravalant ses craintes, il referme doucement la portière et retourne au volant. Il met le contact aussi délicatement que possible. Paul ne se réveille pas, cette fois. Chloé émet un soupir nerveux. Arthur croise son regard dans le rétroviseur intérieur. Deux yeux noirs et vides. En effectuant sa manœuvre de dégagement, il n'a qu'une idée en tête.

Comment sortir de là ?

14.

Peu à peu, il ne pense plus qu'à la chose de la cave.

Son esprit est en permanence traversé d'images fiévreuses et de sensations brûlantes. Il ne parvient plus à s'en défaire.

Il faut que je descende.

Chloé regarde la télévision dans le salon, les yeux cerclés d'une aura sombre. Vêtue de sa tenue du dimanche, légèrement fripée aux coudes, jogging et chemise de velours pelucheux. Ses cheveux bouclés coulent sur ses épaules, caressant ses joues de leurs pointes indolentes. Arthur ne l'aime jamais autant que dans cette affreuse tenue du dimanche.

- Je descends à la cave, ma puce.

Elle acquiesce sans le regarder.

Sans bruit, il déverrouille l'entrée et descend la volée de marche menant au sous-sol. Il se retrouve plus vite qu'il n'aurait pensé face à la porte du réduit obscur. Le léger grattement se fait entendre.

- Je suis là, murmure-t-il. Les poils de ses avant-bras se hérissent à la surface de sa peau.

Il ouvre et s'avance à l'aveugle au milieu de la pièce. La porte se referme doucement derrière lui. Ses mains brûlent de désir. Il veut revoir la chose. Sentir son contact sous ses doigts. La parcourir, trouver le creux où s'enfoncer.

Encore et encore.

Deux longues choses touchent ses jambes, s'y enroulent. Il frissonne comme un gamin. D'autres membres viennent enserrer ses épaules. Il tend les paumes, rencontre la boule de chair douce et soyeuse, incroyablement chaude. Comme s'il en connaissait tous les contours, mais les redécouvrirait pour la première fois. La croupe se laisse faire, ondulant lascivement sous ses doigts malhabiles. Il la force à se placer contre son bas ventre, et elle réagit un court instant à la dureté contrainte qu'il lui impose.

Je te veux.

Arthur défait sa braguette. L'urgence fait battre son cœur à toute vitesse. La chose descend son pantalon à l'aide de doigts minuscules, beaucoup trop nombreux. Il n'y fait pas attention. La seule chose qui compte, c'est de pénétrer la chair qui se frotte à lui.

Le visage de Chloé s'imprime en pensées. Une Chloé ancienne, celle qu'il a connue il y a longtemps. Assise en face de lui à la table d'un troquet sans éclat, un après-midi d'octobre.

Une jeune étudiante d'à peine dix-huit ans, un peu d'acné aux coins des lèvres. Elle le regarde, riieuse. Sans doute une blague qu'il vient de faire. Chloé rit toujours à ses blagues, même les plus mauvaises. Lui rit aussi. Quelque chose en elle lui parle, au-delà d'une simple attirance. Il l'a vue. Véritablement *vue*.

Chloé regarde légèrement par-dessus son épaule, par la vitre du bar, derrière lui. Il baisse les yeux sur son assiette, et lorsqu'il les relève, la jeune fille prend sa main sur la table. Arthur revoit encore le doux mouvement de ses lèvres quand elle prononce quelques mots.

Je t'aime, tu sais.

La boule de chair s'immobilise. Les longs membres délaissent ses jambes, ses épaules. Il l'entend regagner sa cachette, ses pattes cliquetant sur le sol de béton. Dans le noir, il remonte son pantalon et la suit. Elle couine. Une voix presque humaine. Mais pas totalement. Sans réfléchir, il lève un pied, et l'abat. Son talon s'enfonce avec un craquement sourd. Les pattes lui effleurent maladroitement le visage. Un long sifflement émerge de l'obscurité.

Un second coup de pied, puis un troisième, et d'autres encore, jusqu'à ne plus pouvoir les compter. Le sifflement finit par s'interrompre. Un liquide tiède et poisseux se répand sur ses chevilles. Il recule. Elle ne bouge plus, m'émet plus aucun son.

Tu n'as pas le droit de faire ça.

Il quitte la pièce, grimpe les marches quatre à quatre et déboule dans le hall de l'immeuble. Le bas de ses jambes est couvert d'éclaboussures rougeâtres. Quelques fragments non identifiables crissent sous ses semelles. Une panique confuse se mêle au triomphe. Il doit rejoindre la salle de bain. Tout sera effacé. Avec un peu de chance, Chloé est toujours devant la télévision, et puisque Paul dort du sommeil du juste...

Tremblant comme une feuille, Arthur regagne le premier étage et ouvre délicatement la porte d'entrée.

15.

Il fonce dans la salle de bain.

La télévision chantonne toujours. Un bon signe. En hâte, il se dévêtit, après avoir ouvert le robinet de la douche. Une fois sous le jet, il se sent instantanément apaisé. Son cœur cesse de battre la chamade.

Son anatomie continue en revanche de le lancer. Furieux et transi, il se soulage rapidement puis se savonne. Après s'être rincé à grandes eaux, il ferme le robinet.

Les pleurs de Paul résonnent dans le logement. Étouffant un juron, il se sèche avec empressement, enfille une tenue propre et quitte la salle de bains. Paul est dans son berceau. Il le prend et le berce, avant de reprendre le chemin du salon.

Il s'attend à trouver Chloé sur le canapé, en proie à une crise d'angoisse annihilant toute

bonne volonté. La pièce est vide. Un jeune homme agité le prend à témoin depuis l'écran de télévision.

Parfois les choses ne se passent pas bien.

Arthur fait le tour des pièces restantes. Blotti contre lui, Paul s'affaisse dans un sommeil précaire. Il appelle à voix basse, mais aucun signe. Il est soudain pris d'une profonde inquiétude. Et si elle l'avait vu ? Si elle avait compris ce qu'il projetait ? Assisté à la scène ? Peut-être a-t-elle pris la fuite, dégoûtée, avant même qu'il ne repousse la créature du sous-sol ? Le souffle court, il quitte l'appartement et se retrouve sur le palier.

Il s'apprête à appeler de nouveau, plus fort, mais l'entend. Pas vraiment elle. Une sorte de vibration continue, irrégulière. Le son vient des étages supérieurs.

Serrant fermement Paul contre sa poitrine, il gravit les marches. Plus il monte, et plus la vibration est perceptible. Premier, deuxième et troisième pallier. Au dernier, il discerne un autre écho. Celui-là est plus familier.

Arthur considère l'escalier en colimaçon. Le grenier. Il dépose un baiser sur le front de Paul. La main sur la frêle rampe de bois, il pose le pied sur la première marche. La vibration est palpable à présent. Elle se réverbère sur son corps comme une nuée d'insectes invisibles. Quant à l'autre son...

Arrivé en haut, il pousse la porte couverte de peinture écaillée. La lumière extérieure entre avec lui et chasse l'obscurité. Dans le faisceau qu'elle répand sur le parquet poussiéreux se dessine une main. Une main blanche à la peau douce. La main de Chloé, agrippant le vide au rythme de soupirs alanguis.

Arthur la contemple un moment. Une longue patte noire émerge à son tour des ténèbres. La main blanche de Chloé l'enserre. Les soupirs s'affermissent. Arthur pense au bar où elle lui avait dit : *Je t'aime, tu sais*. Il pense : Sourire.

Il pense : *Chloé*.

Sans un mot, il sort et referme la porte. Redescend l'escalier en colimaçon. Regagne l'appartement. Le vide l'entoure. Il se laisse choir dans le canapé. Paul dort sur son ventre. Son souffle léger de nouveau-né recouvre le son assourdi de la télévision. La garçon agité a laissé place à deux femmes qui s'entretiennent autour d'un verre, quelque part.

Elles arrivent.

Le fourmillement vient de sous les plinthes. Des milliers de minuscules petites pattes, innombrables et toutes plus vivaces les unes que les autres. Le parquet est usé, plein de brèches et de trous.

Autant de passages.

Elles sortent par là, multitude arachnéenne, grouillante et informe. Elles recouvrent le sol, le noircissent de leur course effrénée. Vers lui, vers eux. Quelques centimètres et elles atteindront ses pieds, grimperont sous son pantalon.

Il inspire profondément, embrasse le crâne de son fils, et ferme les yeux.

Elles arrivent.

Profondeurs fait partie du recueil Bestiales.

Plus d'information sur www.fantomurbo.fr